

Anouk BARTOLINI : MA LECTURE DU ROMAN DE D.H.LAWRENCE
L'AMANT DE LADY CHATTERLEY

David Herbert Lawrence est né en 1885 dans les Midlands, région minière du centre de l'Angleterre. Le couple parental vivait des conflits peut-être dus à la différence culturelle entre le père mineur et la mère institutrice. De santé fragile, et en proie à des difficultés financières, Lawrence réussit cependant à devenir instituteur. Il abandonnera ensuite ce métier pour se consacrer à la littérature. Il tombe amoureux de la femme d'un de ses anciens professeurs, Frieda, d'origine allemande, qu'il finira par épouser. Le couple fait de nombreux séjours à l'étranger et Lawrence publie des romans dont les plus célèbres sont *Amants et fils*, *Femmes amoureuses*.

C'est en 1926, à Florence, à la villa Mirinda, que Lawrence écrit la première version de *L'amant de Lady Chatterley*. Puis, l'année suivante, il en réécrit deux autres versions : celle que nous lisons est la troisième. Lawrence y introduit des commentaires personnels, et, sachant qu'il fera imprimer le livre à ses frais à Florence, il n'a plus alors de scrupule pour y introduire des termes que les conventions de l'époque jugeaient obscènes. C'est d'ailleurs pour cela que l'ouvrage a été interdit de publication en 1928. En 1932, deux ans après la mort de Lawrence, les éditeurs anglais et américains ont publié une version expurgée et il a fallu attendre 1960 pour qu'on puisse lire la version non-expurgée, à l'issue d'un procès au cours duquel le texte a fini par être déclaré sans obscénité.

Lawrence n'a pas eu un grand succès en France, en partie parce qu'il n'a pas bénéficié d'un traducteur attiré, capable de rendre la musicalité d'une langue fondée sur la répétition. Mais d'éminents esprits, Deleuze, par exemple, l'ont considéré comme un grand romancier. La quête de Lawrence, à travers différents registres de style, le lyrisme, l'ironie, est celle de la pulsation de la vie, d'une vie plus réelle et plus profonde qu'il a trouvée dans la sexualité et dans l'alliance du corps et du cosmos : « *L'intimité de l'homme se mire dans l'intimité du Ciel* ».

Le roman se passe dans l'après-guerre de 1914-1918. Le territoire britannique a été épargné par les combats, en revanche, les armées du Royaume-Uni ont participé à la guerre sur le continent. En témoigne l'un des personnages principaux, Clifford Chatterley qui a payé un lourd tribut à la guerre : il revient du front mutilé, la partie inférieure du corps paralysée, donc impuissant. Âgé de 32 ans en 1920, aristocrate et propriétaire de mines situées dans les Midlands, il forme avec sa femme Constance un couple dysfonctionnel qui constitue un des pivots du récit.

La guerre a aiguë une tension, une sourde hostilité dans les rapports entre classes sociales (industriels et mineurs) et entre sexes, mais cette tension existait déjà : elle résulte, d'après l'analyse de Lawrence, des ravages de la vie industrielle qui ont entraîné une coupure entre le corps et l'esprit. Pourtant, c'est une période qui pourrait offrir des chances de transformation parce que la nouvelle génération des dominants remet en question l'autorité et la loi des pères (militaires, politiques, familiaux). Elle les juge « ridicules ». Constance elle-même qui appartient à une famille de l'intelligentsia socialiste et artiste a eu une éducation non-conventionnelle où le mot d'ordre était la liberté et l'égalité intellectuelle entre garçons et filles. Mais cette distance ironique, sarcastique vis-à-vis des règles du passé touche aussi les dominés, les mineurs, leurs femmes qui refusent à Constance la déférence traditionnelle, elles pensent : « *Nous considérons que nous nous valons bien* ».

Quant à Constance, à l'intérieur du couple, elle parvient à établir une communication intellectuelle avec son mari qui écrit des nouvelles et a une fibre artistique, mais elle n'a aucune intimité charnelle. Même lorsqu'elle vit une aventure sexuelle avec un

écrivain à succès de l'entourage de Clifford, elle éprouve une forme de jouissance, mais son cœur ne vibre pas et la sensualité en est absente.

Ce qui caractérise donc les rapports entre classes et sexes, c'est, selon l'expression de Lawrence une « *communication abstraite* » ; une apparente proximité territoriale (le château des Chatterley jouxte le village minier) dévoile cependant une grande distance « *un gouffre infranchissable* ».

La valeur de la sexualité, sa fonction, son importance sont au centre des discussions échangées entre les amis de Clifford. Ils se disent incapables de désirer une femme avec laquelle ils entretiennent des relations amicales, ils dévaluent donc la sexualité au profit de l'esprit. Mais le commentaire de Lawrence est qu'ils se prostituent à d'autres valeurs : la réussite sociale, l'argent, ce que l'écrivain Henry James appelait « la déesse-chienne ».

Cette dissociation entre corps et esprit qui convient à l'intelligentsia masculine est mortifère pour Constance. Elle se dessèche, se dévitalise. Un jour, au cours d'une promenade dans le bois qui prolonge le parc du château, elle découvre le cottage du garde-chasse, Oliver Mellors, qui lui avait été présenté par son mari. Elle voit cet homme, à moitié nu, au corps blanc et svelte en train de se laver dans la cour. Et la nudité de cet être solitaire au cœur de la forêt la bouleverse jusque dans les entrailles. « «... *la flamme chaude, blanche d'une vie solitaire révélée en contours qu'on pouvait toucher : un corps !* » (chapitre 8). Délivrée des soins qu'elle prodiguait à son mari grâce à une infirmière, Mrs Bolton, elle va pénétrer dans le bois comme dans le sanctuaire de la vie et des sensations, alors que le printemps est entrain d'éclorre. Lawrence a recours à des images bibliques et mythologiques (Perséphone) pour parler de la renaissance d'une femme qui sort d'un long hiver mortifère. Près de la cabane du garde-chasse, Constance caresse des poussins, ce qui réveille en elle une expérience tactile. C'est à l'occasion de la résurgence, sous forme de crise de larmes, de sensations et d'émotions longtemps endormies qu'a lieu sa première rencontre charnelle avec le garde-chasse.

C'est une certaine forme de sexualité qui est présentée par Lawrence comme la voie royale vers la guérison de la coupure corps-esprit, qu'elle soit d'origine psychologique ou sociologique, familiale ou collective : une sexualité qui engage le cœur, une plongée au cœur de la sensualité qui favorise l'acceptation de la différence et de l'altérité, qui, en libérant des préoccupations de son petit moi, permet le dépassement des préjugés sociaux, une sexualité aussi qui relie quasiment mystiquement les corps au cosmos (la danse sous la pluie). Seule, cette explosion de vie sensuelle est capable de lutter contre la destruction des corps voués à l'exploitation industrielle. Elle offre une issue à ces deux cœurs blessés que sont Constance et Mellors.

Avec le plaisir, Constance découvre son être féminin que les amis de Clifford trop obsédés par eux-mêmes n'étaient pas parvenus à éveiller. Elle doit cependant affronter la peur de la femme moderne de perdre son identité. Elle résiste, prenant une certaine distance, jugeant les postures sexuelles ridicules. Et puis, à la troisième rencontre, elle voit naître en elle un sentiment d'adoration, un autre moi surgit « *fondant, brûlant et doux dans ses entrailles* », « *c'est comme s'il y avait un enfant en moi* » (chapitre X). Elle se sent devenir forêt, éprouvant en elle la montée de sève printanière. Bien au-delà des étreintes avec Mellors, un sentiment d'affirmation d'elle-même finit par l'habiter, la capacité de résister à la domination de Clifford ou de sa sœur Hilda.

Dans le passé, Mellors a vainement cherché dans le sexe une compensation à sa hantise de l'infériorité sociale et économique (chapitre XII, couché à plat ventre sous la voiture de son maître Clifford, Mellors, asservi, humilié, est bien loin de la glorieuse affirmation phallique qu'il expérimente avec Constance). Il se décrit lui-même comme « *un pauvre serpent foulé aux pieds et dont on a brisé l'échine* ».

Il s'est aussi rendu compte, avec ses partenaires précédentes, que la sexualité pouvait être l'occasion de plaisirs solitaires, excluant toute communion des esprits. La peur d'être instrumentalisé sexuellement bloque ses élans. Conscient de la différence de classe sociale avec Constance qui est sa patronne, il résiste longtemps à l'engagement amoureux, pétri de défiance et d'angoisse de l'avenir.

C'est lui qui initie d'abord Constance, puis c'est elle qui va prendre le relais. Mellors cède au défaut commun à tous les hommes de l'époque : l'obsession du discours qui l'enferme dans le désespoir et le désamour, en particulier le discours de déploration de la vie industrielle, l'incapacité à envisager un avenir heureux. Pour briser la barrière érigée par les mots, Constance entraîne son amant dans une sorte de danse « chamannique » sous la pluie, dans une communion extatique avec la vie des éléments. Cette scène rituelle, récurrente dans les romans de Lawrence, peut nous sembler naïve ou datée, mais elle a pour l'auteur une signification initiatique : l'entrée dans une nouvelle ère affranchie des tabous puritains et victoriens, « *Le corps humain commence seulement à s'éveiller à la vraie vie...il ressuscite vraiment des morts.* ». Et d'ailleurs lors de la dernière rencontre des deux amants avant le départ de la jeune femme pour Venise, l'intensité du plaisir parvient à vaincre la vieille honte ancestrale, le péché et le remords qui affligent la plupart des hommes. « *Avoir trouvé un homme qui n'ait pas peur, qui n'ait pas honte !* »

On peut s'interroger sur l'attitude de Lawrence face à l'émancipation sociale et intellectuelle qui touche surtout les femmes de la bourgeoisie cultivée, quand on lit les réactions qu'il prête à son héros masculin jugeant avec une certaine goujaterie Hilda, la sœur de Constance. « *Les femmes comme vous ont besoin d'être greffées...Vous avez ce que vous méritez : une sévère solitude* ». Mais l'ensemble de son œuvre nous invite à ne pas juger Lawrence comme un anti-féministe réactionnaire. Il considère l'émancipation sociale et intellectuelle nécessaire, mais incomplète si elle ne s'accompagne pas chez la femme de la libération du désir érotique. La sensualité, chez lui, ne fait pas de la femme une esclave dépendante de l'homme mais la délivre des dominations familiales et sociales. L'œuvre de Lawrence fait écho à la phrase de Michel Foucault dans « *La Volonté de savoir* » : « *C'est de l'instance du sexe qu'il faut s'affranchir si...on veut faire valoir contre les prises de pouvoir, les corps, les plaisirs, les savoirs, dans leur multiplicité et leur possibilité de résistance. Contre le dispositif de sexualité, le point d'appui de la contre-attaque ne doit pas être le sexe-désir, mais les corps et les plaisirs* ». Constance a expérimenté avec les hommes dominants de son milieu le sexe-désir et c'est avec un homme dominé, le garde-chasse qu'elle découvre la puissance émancipatrice de la sensualité. « *Ne pas croire qu'en disant oui au sexe, on dit non au pouvoir* » (Foucault), mais en disant oui au corps, on subvertit des micro-pouvoirs, des formes de domination fondées sur les préjugés sociaux, c'est en tout cas le message de Lawrence.

Certaines féministes ont pu taxer Lawrence de « phallocentrisme », d'hymne appuyé au « phallos » de son protagoniste. Pourtant dans les textes en annexe du roman, l'auteur se réclame d'une « conscience phallique », opposée à la conscience cérébrale fixée sur le sexe. « *Le sexe est quelque chose qui existe dans la tête, ses réactions sont cérébrales et ses processus mentaux. Tandis que la réalité phallique est chaleureuse et spontanée.* ». Donc, chez lui, la conscience phallique n'est pas la célébration de la supériorité du sexe masculin, mais un appel à la complétude produite par l'union des deux sexes lorsque sont présentes la tendresse, la sensualité et la confiance. Et cette conscience phallique est inséparable d'une conscience cosmique.